

librairie en vitrine ↓

Les nombreux ouvrages de Michel Collot traitent du paysage,

soit par le biais de sa vaste étude sur l'horizon (*L'Horizon fabuleux*, 2 vol., Corti, 1988), soit en compagnie des poètes (*Paysage et Poésie. Du romantisme à nos jours*, Corti, 2005), ou encore en dialogue avec d'autres représentants de diverses disciplines (*Les Enjeux du paysage*, Ousia, 1997, *Le Paysage, état des lieux*, Ousia, 2001, et *Paysages et modernités*, Ousia, 2007), sans oublier ses propres poèmes (*Chaosmos*, Belin, 1998, *Immuable mobile*, La Lettre volée, 2003, et *De chair et d'air*, La Lettre volée, 2008). Aussi n'est-il guère étonnant qu'il publie cette solide et documentée réflexion théorique sur ce qu'il appelle la "pensée-paysage", en écho à Balzac qui notait : "Le paysage a des idées, il fait penser" (*Ursule Mirouët*). De quoi s'agit-il ? De paysages qui font penser et d'une pensée qui se déploie comme un paysage. Afin de construire cette notion, l'auteur va, en trois parties, interroger tour à tour la philosophie, la peinture et la littérature, et inviter les artistes qu'il apprécie et fréquente depuis longtemps, comme René Char ou André du Bouchet.

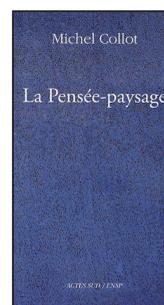
Du côté de la philosophie, c'est surtout Maurice Merleau-Ponty que commente l'auteur, en insistant sur le "sentir", et également Michel Serres, qui déplore que l'homme "ait perdu le contact avec l'expérience sensible". Il consacre quelques pages à Georges Steiner, qui "fait du paysage un des quatre piliers de l'identité culturelle de l'Europe" (aux côtés de la liberté individuelle, de la Nation et de la Raison), ce que confirment la Convention européenne du paysage et aussi Jean-Luc Nancy, pour qui l'Europe est une pluralité de pays qui fait paysage. Michel Collot rappelle qu'Europe, en grec, signifie "qui voit large" (*ops*, le regard, et *euru*, large). Avec la peinture (on sait que le mot "paysage" désigne au XVI^e siècle un "genre pictural" particulier, la représentation d'un paysage...), l'auteur s'intéresse surtout aux impressionnistes (Monet), aux "impressionnistes abstraits" (selon le mot de Michel Ragon) et aux contemporains, dont Tal-Coat, qui ne peint pas "les choses" mais leur "apparition" (comme l'écrit Henri Maldiney). Il existe d'autres représentations du paysage, comme la photographie, le cinéma et la vidéo.

Avec ceux-ci et toutes les manipulations virtuelles autorisées sur la "Toile", "l'omnivisibilité et l'accessibilité du virtuel remplacent, constate un rien dépité l'auteur, l'horizon du possible et de l'impossible, qui donnait la mesure du monde". Aussi va-t-il voir du côté des sculpteurs et "land artistes", comme Richard Serra, Robert Smithson, Henry Moore, Nancy Holt et Andy Goldsworthy, qui confie : "Mon but n'est pas d'améliorer la nature, mais de la connaître, et non pas en spectateur, mais en participant actif. Je ne souhaite pas l'imiter, mais puiser dans son énergie de façon à donner de l'énergie à mon œuvre."

C'est avec la poésie que Michel Collot s'avère le plus complice et l'on aurait envie de recopier les vers qu'il déguste, tant ils sont puissants, juste ceux-ci d'Yves Bonnefoy : "Je te voyais courir sur des terrasses/Je te voyais lutter contre le vent/Le froid saignait sur tes lèvres"; ou ceux-là d'André du Bouchet : "[...] le caillou blanc et la montagne bleue abordés aveuglément ne se proposent pas plus à la considération que le visage qui le sertit à l'œil affairé..."

Comment conclure cette imposante enquête dans trois domaines (et plus !) des activités créatives des humains ? Michel Collot revient sur la vue et le sentir, sur ce qu'on perçoit et qui nous touche, sur l'importance du corps dans cette saisie du paysage, sur cette nouvelle manière d'*être au paysage*, subjective et incarnée, mais aussi abstraite et métaphorique. En cela, la pensée-paysage se frotte au langage, aux abus des usages du mot "paysage" lui-même, tout comme à cet inlassable travail des artistes pour toujours en refonder le sens. "La 'pensée-paysage' dont je formule l'hypothèse est un 'contre-sépulcre' : nous l'appelons de nos vœux sans savoir si elle parviendra à l'emporter, bien qu'elle ait connu déjà [...] de nombreuses et importantes avancées dans les champs de la philosophie, de l'art et de la littérature modernes." On pourrait aussi lire cet essai comme une "prise de situation" de Michel Collot vis-à-vis d'autres théoriciens du paysage, comme Alain Roger, Augustin Berque, Bernard Lassus, Jean-Marc Besse..., c'est dire si, dorénavant, il nous faudra, à notre tour, nous positionner eu égard à la "pensée-paysage". | Th. P.

La Pensée-paysage. Philosophie, arts, littérature, Michel Collot.



Paris, Actes Sud-ENSP,
2011, 284 pages, 25 euros.

L'Indéfinition de l'architecture,
Benoît Goetz,
Philippe Madec,
Chris Younès.

↓ lu par

Daniel Payot,
philosophe,
université de
Strasbourg.



Les Éditions
de la Villette, 2009,
132 pages, 9 euros.

Le néologisme “indéfinition” pourrait, comme parfois l’adjectif “indéfini”, évoquer une réalité approximative, trop floue ou trop faible pour accéder à une détermination appropriée. Bien entendu, ce n’est pas en ce sens-là, mais au contraire d’une manière tout à fait laudative que les auteurs l’emploient, quand ils s’efforcent à travers lui de suggérer toute l’ampleur et toute la complexité qu’ils décèlent dans cette “chose” qu’ils nomment, que nous nommons “architecture”. Celle-ci – c’est la “thèse” la plus explicite du livre – ne “tient” en aucune des définitions qui lui ont été attribuées dans l’histoire, elle ne s’accommode pas davantage de celles que l’on peut à loisir imaginer encore, elle se trouve en chacune à l’étroit, comme un corps étouffé dans un vêtement trop serré. Le paradoxe, évidemment, est que l’ampleur et la complexité en question ne peuvent être suggérées qu’en partant des très nombreuses définitions qui ont été et sont encore données de l’architecture ; le livre s’en remémore un grand nombre, classiques ou plus rares, et il se présente lui-même comme un appel à en proposer de nouvelles.

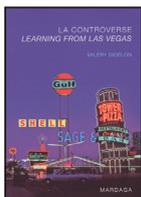
L’exercice n’est pas aisé. En fait, ce qui apparaît alors est d’une certaine manière le tout de l’humain, et les auteurs n’hésitent pas à parler de l’architecture comme plusieurs philosophes, attentifs comme eux au dynamisme par lequel les êtres débordent les limites de leurs assignations conceptuelles, parlent de l’homme (p. 29), de l’existence (p. 32) ou de l’éthique (p. 30). Si les auteurs, conformément à leur compréhension de la réalité plurielle de la chose architecturale et à la diversité de leurs formations, de leurs expériences, des orientations de leurs recherches, ébauchent des approches variées, ils ont incontestablement en commun le même souci du sens, allant finalement jusqu’à (in)définir l’architecture comme “une quête de sens en situation, vacillante et ouverte” (p. 66). Tous les mots sont ici signifiants : le sens dont il s’agit n’est pas acquis

mais indéfiniment différé, il n’est pas l’objet d’une connaissance positive mais il se laisse deviner à travers des esquisses poétiques, qui sont aussi des expériences concrètes, il ne flotte pas dans un ciel éthéré mais sa promesse s’énonce ici même, là où les hommes vivent et habitent, évoquent ensemble présence et absence, s’établissent et transhument, délimitent et traversent, fixent et passent.

À cette tonalité que l’on pourrait dire “ontologique”, les auteurs ajoutent une conscience aiguë de notre situation contemporaine, qui n’est désormais pas plus réductible au post-modernisme que celui-ci l’était à la modernité. Promouvoir l’indéfinition de l’architecture, c’est aussi tenir compte de ce mouvement d’époque, qui relativise les prétentions à l’autarcie et met plutôt en avant les relations, les translations, les passages à travers lesquels se constituent et s’affirment les singularités. C’est sans doute là l’enjeu des pages que les auteurs consacrent aux interactions nécessaires de deux réalités qui selon eux forment ensemble, d’une manière inséparable, le travail de l’architecte : le projet et le chantier.

Au bout du compte, le lecteur aura désappris beaucoup de ce qu’il pensait savoir de l’architecture, mais il aura été incité à deviner un grand nombre d’implications qu’il ne soupçonnait pas et qui lui font voir désormais dans la “chose architecturale” une modalité essentielle, mobile et ouverte, pensive et confrontée, de l’existence : une “manière incarnée d’être quelque part dans une ouverture rythmique” (p. 32). “Le propre de l’architecture est de se laisser envahir avec plus ou moins de générosité, d’hospitalité, par ce qui lui est le plus étranger : l’air, la lumière, le son, les gestes vivants” ; n’est-ce pas aussi ce qui nous caractérise et aussitôt nous “indéfinit” (p. 45), nous aussi, quand nous nous autorisons à réfléchir nos existences et à nous engager, attentifs et accueillants, sur les sentiers sans fin du sens ? | Daniel Payot

La Controverse.
Learning from
Las Vegas,
Valéry Didelon.



Wavre (B), Mardaga,
2011, 256 pages,
32 euros.

↗ en rayon

Cet ouvrage résulte d’une thèse de doctorat en Histoire de l’art dirigée par Dominique Rouillard et soutenue en mars 2010 à l’université de Paris 1. “Concrètement, explique l’auteur, j’analyse dans les pages suivantes les trois cycles de production et de réception qui ont, selon moi, fait de *Learning from Las Vegas* ce que le livre est aujourd’hui. Robert Venturi et Denise Scott Brown ont en effet publié successivement leur texte en 1968 sous la forme d’un article dans la revue *The Architectural Forum*, en 1972 sous celle d’un premier livre chez MIT Press, enfin en 1977 d’une version révisée chez le même éditeur.” Les neuf chapitres vont s’évertuer à relater la genèse de chacune de ces ver-

sions et apprécier leur réception. “Je complète mon analyse, confie Valéry Didelon, en diachronie de ce fait littéraire sans précédent par une étude en synchronie, laquelle s’articule autour de trois notions mises en avant par le théoricien Gérard Genette : le *contexte*, l’*intertexte* et l’*architexte*.”

Robert Venturi est né en 1925. Après des études d’architecture, il travaille dans plusieurs agences importantes, rencontre Louis Kahn et enseigne à ses côtés à Penn ; c’est là qu’il va rencontrer sa future épouse, Denise Scott Brown, née en 1931 en Rhodésie et mariée en 1955 à Robert Scott Brown, qui meurt trois ans plus tard dans un accident de

voiture. Les Scott Brown suivent alors une formation en urbanisme à Philadelphie, Denise y fréquente Robert B. Mitchell, Paul Davidoff et Herbert J. Gans. C'est en 1966 qu'ils découvrent Las Vegas et apprécient son symbolisme d'enseignes et de néons, de vernaculaire et de tape-à-l'œil, de parkings et d'architecture commerciale. Ils y reviennent avec des étudiants (qui prendront 5 000 diapositives) et décident d'analyser cette (non) ville du jeu... Le résultat devient l'article publié en 1968, qui prend en considération ce que l'académisme méprise profondément, une architecture de toc en toc ! Pourtant, entre 1968 et 1971, les réactions à cet article sont nombreuses, argumentées et souvent en désaccord, comme celles de Tomas Maldonado ou de Robert Goodman, pour qui il s'agit d'un point de vue conservateur, contre-révolutionnaire, néolibéral. Kenneth Frampton évoque de façon péjorative un "urbanisme populiste"...

L'auteur analyse subtilement les propos du couple Venturi-Scott Brown, s'attarde sur la notion de "hangar décoré" et décrit le processus qui va conduire à l'édition de 1972, tout en étudiant avec précision les références revendiquées. Il

s'arrête sur cinq thèmes caractéristiques : "Le médium est-il le message ?", "La chasse au canard", "L'architecte bouffon du prince", "Le goût de l'ordinaire" et "Le manque d'engagement social". Cette deuxième édition s'est vendue à plus de 75 000 exemplaires et a été traduite en neuf langues !

Avec la troisième édition, revue et augmentée, l'ouvrage est consacré et devient, dans de nombreuses écoles d'architecture, un "classique", ce qui n'échappe pas à Peter Hall, qui note que "dorénavant les artefacts de la civilisation de bord de route étaient bons à étudier en eux-mêmes". Ce travail de Valéry Didelon s'attache à comprendre comment une "thèse" est reçue, comment elle circule, se renouvelle ou pas, provoque une réinterprétation de l'avant-garde, se présente ou non comme un temps fort du post-modernisme, etc. ; en cela, il nous invite à faire de même pour d'autres ouvrages "majeurs" de l'architecture contemporaine. | **Th. P.**

(Attention, la jaquette contient à l'intérieur la reproduction d'une frise indispensable à la compréhension du livre...)

Curieux titre, il aurait pu être "Les villes et l'art". Et pourquoi "À partir de Philippe Cardinali" ? Certes, ses travaux servent de point de départ aux contributions d'Yves Bottineau-Fuchs, Alberto Freire de Carvalho Olivieri, Paul-Louis Rinuy, François Warin, Jacques Leenhardt, Géraldine Millo, Laurence Gossart, Marc Perelman, Yanis Tsiomis, Marc Tamisier et Christine Vollaire, mais lui-même y publie quatre importants textes, tandis que l'éditeur et ami François Soulagès en rédige cinq. On rêve d'un dialogue entre eux deux...

Philippe Cardinali est philosophe, historien de l'art, photographe, piéton urbain, grand lecteur, traducteur si nécessaire et auteur : *L'invention de la ville moderne - Variations italiennes 1297-1580* (La Différence, 2002), *Esthétique(s) de l'image et de la ville dans l'Italie de la pré-Renaissance et de la Renaissance (1297-1580)* (thèse de près de 1 400 pages, Paris 8, 2008), *De la cité idéale à l'utopie, ou le désenchantement du monde (les villes utopiques dans l'architecture de la Renaissance italienne)* (Académie de Créteil, téléchargeable). François Soulagès enseigne l'esthétique à Paris 8, il est l'auteur de nombreux ouvrages sur la photographie (dont *Esthétique de la photographie. La perte et le reste*, Nathan, 1998), sur le corps, la communication et les médias.

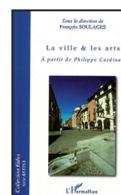
L'ouvrage est composé en quatre moments : "Esthétique & Histoire de l'art", "Interactions entre les arts", "Ville & arts" et "Ville & Utopie" ; à chaque fois, François Soulagès ouvre la question et Philippe Cardinali y répond, aux côtés d'autres complices. François Soulagès qualifie de "théorique" l'approche théorique "d'une pratique considérée d'abord sous l'angle de l'art-valeur, voire de l'art", qu'il distingue de l'esthétique. Ce qui lui permet d'articuler entre elles les histoires de la philosophie, de l'art, de l'histoire

aussi. À quoi Philippe Cardinali répond : "[...] une histoire de l'art sans esthétique est aveugle, et une esthétique sans histoire de l'art est vide." Zévi invente l'"urbatecture", que reprend à son compte François Soulagès lorsqu'il évoque les photographies qui combinent architecture et urbanisme, celles de Frédérique Gaillard et de Rosane de Andrade, par exemple. Il note alors : "Tout peut devenir photographique. La photographie est l'art de cette totalité qu'elle peut métamorphoser dans un même mouvement en fiction (photographique) et en art (photographique)."

Cardinali parle de "cinémarchitecte" pour qualifier les cinéastes qui ont d'abord étudié l'architecture, comme Eisenstein, Lang, Bolognini, Comencini, Castellani, Cimino, et la liste est loin d'être close... Pour lui, une telle proximité est évidente, les deux arts ont en commun "l'espace". François Soulagès s'interroge : "Qu'est-ce que photographier des villes ?" Il répond, avec Verlaine : "Votre âme est un paysage choisi." Clic, Clac. Mais y a-t-il encore ville ? Non, répond Philippe Cardinali, "c'est l'a-ville qui vient", celle d'après-la-ville, celle qui réseaute, qui submerge ce qui l'entoure au point de l'environner, mais alors, peut-on photographier ce qui échappe au regard ? François Soulagès : "Et le corps ? C'est lui qui mesure cette a-ville", il pense à Brasilia... Alors Philippe Cardinali sort l'utopie de Thomas More, ce qui le conduit à relire Platon et à remarquer que "l'*âtopos*, c'est celui qui se trouve partout, même chez lui, dans la position qui n'est celle de l'étranger que lorsque celui-ci est hors de chez lui". C'est cela l'a-ville. C'est le hors du dedans, la fin des dualismes, des couples conformes à la Raison, autant l'avouer, c'est la turbulence, la complexité, ce qu'on ignore en le sachant, ce qu'on sait en l'oubliant... | **Th. P.**

La Ville & les arts. À partir de Philippe Cardinali,

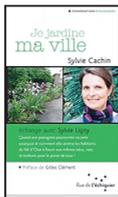
sous la direction de
François Soulagès.



L'Harmattan, 2001,
370 pages, 32,50 euros.

en rayon

Je jardine ma ville, Sylvie Cachin et Sylvie Ligny.



Éditions Rue
de l'Échiquier, 2011,
96 pages, 12 euros.

Ce petit livre est le quatrième opus de la collection "Conversations écologiques", qui a vocation à donner la parole à des "écologistes de terrain" pour qu'ils témoignent d'une démarche originale, au fil d'un entretien à bâtons rompus avec un journaliste. Aussi curieux que cela puisse paraître, il devrait intéresser tout autant les militants pur sucre de la nature en ville que les élus et les directeurs de services municipaux, car la démarche en question et qui a donné son titre à l'ouvrage a été initiée par un CAUE (Conseil d'architecture, d'urbanisme et de l'environnement), celui du Val-d'Oise. Elle consiste à confier aux habitants volontaires le soin de créer et d'entretenir des massifs sur les trottoirs, les talus ou les bandes de terre situés *a priori* dans le prolongement de leur jardin. De consommateurs, ils sont ainsi appelés à devenir acteurs de leur cadre de vie. La première opération a été lancée en 2001 à Auvers-sur-Oise. Depuis, elle a essaimé dans sept autres communes du département au point qu'une plate-forme d'échanges et de formations est envisagée entre elles. À chaque fois, le lancement de l'opération a supposé l'accord et la participation des élus. Et pour cause, c'est la municipalité qui est censée fournir les plantes (vivaces, bulbes voire arbustes) et expliquer la démarche auprès des habitants.

Je jardine ma ville : rien de plus simple, mais en apparence seulement. Au fil de l'entretien, on mesure le coût de cette

initiative, non pas tant en argent qu'en temps. De la délibération du conseil municipal au recrutement des volontaires et à la réalisation des premiers massifs, il s'écoule plusieurs mois. Il faut ensuite quelques années pour que la pratique s'installe et que le CAUE puisse se retirer à petits pas. Mais le jeu en vaut manifestement la chandelle, car l'opération fait bien plus que contribuer au fleurissement de la commune. Elle participe à ce que Sylvie Cachin préfère appeler l'"embellissement" du cadre de vie en un sens qu'Hausmann n'aurait pas démenti. Mieux encore, elle favoriserait la restauration du lien social et inciterait les habitants à s'impliquer davantage dans la vie locale. Si, pour l'heure, l'opération n'a été menée que dans des communes rurales, rien n'empêcherait sa duplication dans de grandes villes, à condition d'y être menée à une bonne échelle (un quartier, un lotissement ou une rue). Aussi formalisée soit-elle, elle réserve au final bien des surprises. La conversation entre les deux Sylvie est d'ailleurs jalonnée d'anecdotes de sociabilités inattendues, entre gens de divers milieux et générations, voire de bords politiques différents (Sylvie Cachin cite le cas d'un village où la démarche aurait permis de réintégrer l'équipe municipale sortante, qui se sentait exclue de la vie locale !). Elle est ainsi bien emblématique du "jardin en mouvement" cher à Gilles Clément, auteur de la préface. |

Sylvain Allemand

Pédagogies de l'espace. Workshops, Jean-François Pirson.



Cellule architecture,
Fédération Wallonie,
Bruxelles, 2011,
182 pages (contact :
thomas.moor@cfwb.be).

Un livre sur la pédagogie de l'architecture et plus particulièrement sur "l'espace" n'est guère fréquent. Un ouvrage sur les manières qu'un enseignant invente pour que les étudiants découvrent ce qu'est "l'espace" est encore plus rare. La raison en est simple, ce type d'enseignant ne court pas les rues ! Jean-François Pirson (né en 1950) est ce maïeuticien, et son travail fait l'objet du premier volume de la collection "Fenêtre sur".

Architecte, plasticien, photographe, écrivain, marcheur et, pourrait-on ajouter après la lecture de ce livre hybride, "enseignant", car c'est de cela qu'il s'agit : qu'est-ce qu'enseigner veut dire ? Évidemment, il n'existe pas de réponse mais des expériences pédagogiques, c'est-à-dire des "sujets" à traiter et des procédés à expérimenter ; parfois un "sujet" s'avère mal posé et un procédé, inapproprié. Il faut "faire" et penser ce faire en le faisant, d'où des trajets. Ce sont ces trajets (qui sont aussi des rencontres avec des auteurs, des étudiants, des collègues, des villes, des paysages, des sensations...) que ce livre évoque. Des amis parlent de Jean-François Pirson – "Les chemins de l'expérience", par Jean-Marc Adolphe, "Affinités électives", par Denis Gielen, "Le passant concret", par Sona Dicquemare, "Pouvoir-Vouloir-Savoir", par Olivier Bastin –, des workshops sont présentés (avec des photographies, des plans et des dessins) – sur "Le pont", "L'arc", "Ici j'habite la ville/habiter le temps", "Territoires et limites", "Une friche encore", "De l'espace à l'autre"...

Il y a aussi et surtout les "Notes extraites de *Jours*, janvier 2000-août 2001", un manuscrit inédit. C'est fort, simple

et immodeste à la fois. Ce "journal intime" questionne ce qui questionne son auteur, inlassablement, avec subtilité, sans certitude, comme un parcours toujours en train, jamais achevé. Là, on comprend ce que sont la forme et l'informe, le silence et la parole, la marche et la halte, l'espace et ses doubles. On y trouve également des propos d'étudiants, des notes sur la vie quotidienne (un café amer, une pizza tiède), des intentions (danser, par exemple), des lectures, des remises en question (de tel exercice, par exemple), rarement des satisfactions, plutôt des étonnements devant la beauté d'un ciel, la vastitude d'un paysage. Et puis une confiance : "Je vis l'espace. Je ne sais pas vivre le temps." Il convient de lire et de relire *Aspérités en mouvements* (La Lettre volée, 2000) et *Entre le monde et soi* (La Lettre volée, 2008) pour savoir qu'on a affaire à un écrivain qui polit les mots comme d'autres des cailloux ("13 avril 2007, le plus chaud depuis 1994. Retour pour accueillir la mort de mon père. Sa tête comme un rocher fatigué"). Il y parle déjà de son métier d'enseignant, comment on enseigne aussi pour apprendre. En l'écoutant raconter certaines séquences pédagogiques, j'ai envie de retourner à l'école (que je détestais !) et d'avoir quelqu'un lui ressemblant comme professeur. D'être à nouveau "petit" pour "grandir" en moi sous le regard attentionné d'un "grand" qui se fait tout "petit" pour ne pas gêner, qui sait se fondre dans l'espace, faire corps avec le corps du cosmos, afin que la chorégraphie de l'existence puisse librement se déployer et permettre à chacun de devenir ce qu'il est, ce qu'il ignore encore. La maïeutique, c'est bien l'art d'accoucher ? | Th. P.


 à signaler


Malcolm MacLean (1913-2001), transporteur routier américain, invente le container (en français "conteneur") afin de perdre moins de temps à attendre sur le quai. En 1974, sa boîte métallique superposable est standardisée par l'International Organization for Standardization et révolutionne le transport maritime. C'est dorénavant la Chine qui fabrique la majorité des 200 millions de containers circulant sur la Terre, sachant que c'est la société danoise Maersk qui détient la plus importante flotte (et aussi le plus gros porte-containers, l'*Emma Maersk*, mis à l'eau en 2006 et pouvant recevoir 11 000 containers de 6 m de long). Le container est en acier avec un plancher en bois, un toit qui résiste à 300 kg et est muni de portes à deux battants. Il est étanche à l'air et à l'eau. Il en existe deux tailles, celui de 20 pieds (environ 6 m de long et 30 m³) et celui de 40 pieds (12 m et 65 m³), le prix varie de 2 500 à 4 000 euros (et d'occasion de 1 200 à 1 600 euros), il n'est pas écologique pour sa fabrication mais peut être aisément recyclé, d'où son intérêt pour un logement d'appoint. Rafaël Magrou présente plusieurs réalisations à base de containers dans **Habiter un container ? Un mod(ul)e au service de l'architecture** (Rennes, éditions Ouest-France, 2011, 130 pages, 25 euros, mise en pages : Agnès Frégé). Maison pour invités, extension d'un pavillon, loft d'artiste, pavillon de chasse, logements étudiants ; répartis dans le monde entier, les exemples qu'il montre sont éloquentes. Très honnêtement, l'auteur précise qu'il s'agit la plupart du temps d'habitations provisoires, saisonnières, de dépannage, car une résidence principale exige un certain confort (électricité, chauffage, douche et WC), pas si facile que cela à obtenir avec cette boîte. Le degré d'habitabilité du container est délicat à mesurer, aussi sont-ce des expériences qui sont décrites. Habiter relève d'une autre dimension, qui échappe à la simple transformation d'un container... | **Th. P.**

C'est en septembre 2008 que Marseille apprend qu'elle sera "capitale européenne de la culture" en 2013, ce qui fait dire à son "père", Bernard Latarjet : "Nous avons gagné, les emmerdes commencent." Boris Grésillon, géographe, fin connaisseur des frichistes et autres artistes révélant les villes qu'une ville dissimule, raconte la candidature, analyse les enjeux de cette nomination, évalue les forces culturelles et aussi les faiblesses, non seulement de Marseille mais aussi de la Provence. Car, au-delà de l'événement, il y a l'avant et l'après. "Il faut bien comprendre, explique-t-il, qu'une capitale européenne de la culture est toujours une immense caisse de résonance où s'expriment toutes les frustrations, tous les espoirs et toutes les tensions qui traversent, souvent depuis des années, la population des villes organisatrices." Cet ouvrage, **Un enjeu "capitale", Marseille-Provence 2013** (préface de Jean Viard, L'Aube, 2011, 172 pages, 13 euros), inter-

roge les forces économiques et artistiques locales, cartographie les lieux culturels et les projets en cours, analyse le cas de Lille (2004), rappelle les autres expériences, depuis Athènes en 1985 jusqu'en 2013 (où Marseille partage la vedette avec Kosice, en Slovaquie) en passant par 2011 (Turku en Finlande et Tallinn en Estonie) et 2012 (Guimaraes au Portugal et Maribor en Slovénie), afin de confier que rien n'est jamais vraiment joué et qu'une telle opportunité ne peut déboucher sur un après que si l'avant et le pendant ont été des réussites en matière de programmation mais aussi en termes urbanistiques. Et là, ce sont les "acteurs" qui comptent. Or le "milieu culturel" marseillais est disparate, divisé. Il y a donc tout un travail de rhapsode à effectuer... Pour donner du courage aux "décideurs" qui le liront, Boris Grésillon repère quatre "types" de capitale européenne de la culture : la "ville-événement", la "ville-patrimoine", la "ville-chantier", la "ville-mémoire". Espérons que Marseille, en mobilisant sa population composite, inventera un cinquième type fait d'un peu des quatre et plus encore ! | **Th. P.**

Indigné ? Non, en colère ! Jacques Caron réside à La Madeleine, à Évreux, depuis 1972, il y a été maire adjoint, puis conseiller municipal et administrateur de sociétés de logements sociaux durant plusieurs années ; il connaît parfaitement ses dossiers, en tant que technicien d'une part et en tant que militant associatif résidant sur place d'autre part. Aussi son ouvrage au titre accusateur, **Quartiers brisés, habitants spoliés. L'arnaque de la rénovation urbaine** (éditions Non Lieu, 224, rue des Pyrénées, 75020 Paris, 2010, 150 pages, 15 euros), est-il un réquisitoire chiffré et argumenté contre l'ANRU (Agence nationale pour la rénovation urbaine) et plus généralement contre ceux (de la mairie, de la région, des organismes HLM, du chauffage urbain, etc.) qui détruisent un quartier qui, pour beaucoup moins cher, aurait pu être ré-humanisé. Que leur reproche-t-il ? D'appliquer un schéma conçu en haut lieu et sans rapport avec la réalité sociale du quartier en question. Il considère qu'il convient de partir des gens et non pas des lieux. Or les gens de La Madeleine sont pauvres (en 2005, le revenu moyen fiscal par unité de consommation est de 7 200 euros par an, soit inférieur de plus de la moitié au revenu moyen d'Évreux), le chômage est élevé, les impayés sont rares, le quartier n'est pas enclavé et dispose de nombreux équipements collectifs et de la proximité d'un vaste centre commercial, etc. Si les charges s'approchaient des dépenses réelles par une diminution de l'autofinancement qu'effectue le bailleur, la population la plus démunie disposerait de 1 000 euros de plus par an, ce qui n'est pas rien. Les logements à démolir représentant un patrimoine d'au moins 45 millions d'euros (900 logements à vendre à leurs locataires), l'ANRU aurait pu dans ce cas jouer la carte de

➔ à signaler



la “reconversion logement”, ce qui aurait été non seulement une économie mais surtout la possibilité pour les habitants de rester chez eux. Aux yeux de Jacques Caron, l’ANRU a tout faux, y compris pour le bilan carbone... Comme il entre dans le détail – et il a raison – des dépenses des familles du quartier (dont la majorité vit avec 12 euros par jour), et dénonce le gaspillage qui résulte du plan de l’ANRU associé aux ambitions déraisonnables de la municipalité, il faudrait examiner avec soin sa démonstration, ne serait-ce que pour faire mieux avec moins... La concertation ne doit aucunement être un principe mort, il faut prendre en considération ce genre de contre-analyse, qui mise sur l’amélioration des conditions de vie des habitants en partant d’eux. Jacques Caron pense que son quartier n’a pas besoin d’un urbanisme tape-à-l’œil mais de plus de démocratie locale, d’une fiscalité plus juste, d’un bon usage de l’argent public, de confrontations de projets. Est-ce si extravagant ? | **Th. P.**

Nachhaltigkeit est un terme de la sylviculture dont le principe remonte au XVII^e siècle en Allemagne et vise à “porter”, “résister”, “continuer”, “bien vieillir” ; il est dorénavant l’équivalent de l’anglais *sustainability*, c’est aussi le maître mot de la fondation LOCUS, qui attribue le Global Award for Sustainable Architecture. Ses lauréats en 2009 étaient Sami Rintala (Norvège), Syudio Mumbai (Inde), Diébédo Francis Kéré (Allemagne-Burkina Faso), Construire, Patrick

Bouchain et Loïc Julienne (France), et Thomas Herzog (Allemagne). Et en 2010 : Junya Ishigami (Japon), Giancarlo Mazzanti (Colombie), Troppo Architects (Australie), Steve Baer (Etats-Unis) et Snohetta (Norvège). Marie-Hélène Contal et Jana Revedin les présentent et rendent compte de leurs démarches, plans et photographies à l’appui, dans un somptueux ouvrage, **Sustainable Design II. Vers une nouvelle éthique pour l’architecture et la ville** (Arles, Actes Sud, 2011, 190 pages, 39 euros). Les deux auteurs font un magnifique travail de repérage, sur les cinq continents, des architectes les plus novateurs en éco-habitat, éco-construction, éco-urbanisme. Si chacun a ses matériaux de prédilection, ses références esthétiques et théoriques, ses combats, tous partagent la même conviction politique : partir des habitants, faire avec eux, car l’architecture n’est pas une “jolie image”, un tour de force technologique, un “progrès” (mesurer comment, par rapport à quoi et par qui ?) mais un mieux-être social qui permet aussi un bien-être individuel. Oui, l’architecture et l’urbanisme possèdent une éthique, on a trop souvent l’habitude de l’oublier, et Marie-Hélène Contal et Jana Revedin dénoncent “l’arrogance d’une technologie livrée à elle-même” et souhaitent une “intégration sociale” qui “protège l’intégrité de chaque personne”. La prise en compte de l’environnement est une autre manière d’honorer l’Autre à soi-même semblable... | **Th. P.**

➔ revue des revues



Du côté des revues intellectuelles “critiques”, relevons une renaissance et une transformation radicale (du moins dans le format). La renaissance, c’est celle de la regrettée *RiLi* (*La Revue internationale des livres et des idées*) qui revient avec un collectif éditorial élargi et un format légèrement réduit (mais il faut dire que la *RiLi* dépassait facilement des cartables), sous le titre simplifié **La Revue des livres, RdL** pour les futurs *aficionados*. Le n° 1 (sept.-oct. 2011, 78 pages, 6,50 euros) s’ouvre sur un long entretien avec Éric Hazan et Bernard Marchand intitulé “La haine des villes”. Les deux compères ne sont pas vraiment d’accord, d’autant que leurs objets d’étude ne sont pas les mêmes : Eric Hazan est très centré sur les relations de Paris et de ses banlieues, Bernard Marchand est plus préoccupé par les relations Paris-province, notamment en termes d’aménagement du territoire (il cite beaucoup Laurent Davezies). Mais leur dia-

logue est fécond car il couvre l’ensemble des questions du Grand Paris. Les autres articles sont en fait des notes de lecture, parfois très approfondies, d’ouvrages parus en français mais surtout dans d’autres langues, anglais principalement. Outre un retour sur l’œuvre de Frantz Fanon, les lecteurs de la *RiLi* y retrouveront quelques-uns de leurs thèmes de prédilection : misère de l’économie du développement, les métamorphoses de l’intellectuel juif, homonationalisme et impérialisme sexuel, et bien sûr les révoltes arabes... Bon vent à la *RdL* !

La transformation radicale, c’est celle de **Vacarme**, qui s’autodéfinit “entre art et politique, savants et militants, magazine et revue”. Son format était légèrement plus réduit en largeur que celui d’*Urbanisme*. Le voici passé à celui de livre de poche, tout en conservant un graphisme innovant et, nous disent ses animateurs, autant de signes à lire (mais les illustrations ont été considérablement dimi-



nuées). Pour ce n° 57 (281 pages, 12 euros), *Vacarme* consacre un ensemble d'articles à "Faire la place", qui évoque aussi bien les révoltes arabes (la place Tahrir au Caire) que les agressions sur l'esplanade des Invalides en 2006 de manifestants lycéens par des "jeunes de banlieue" ou le bouclage par la police de la place Bellecour à Lyon en 2010. Au-delà de ce "chantier" bien nommé, *Vacarme* propose aussi une réflexion sur la légalisation des drogues et un passionnant "retour sur enquête" de Jean-François Laé et Numa Murard à Elbeuf, ville ouvrière en déclin. | **A. L.**



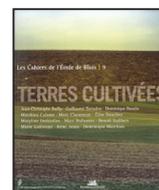
Nathalie Lemarchand a coordonné le n° 77 de la revue **Géographie et Cultures** (L'Harmattan, 2011, 144 pages, 18 euros), intitulé "Commerce et culture, analyse géographique". Elle rédige le riche premier article, "Nouvelles approches, nouveaux sujets en géographie du commerce : une géographie renouvelée par l'analyse culturelle", dans lequel elle revient sur le "tournant culturel" initié par les partisans de l'*humanistic geography*, et commente l'état de la question proposé par M. Lowe et N. Wrigley dans "Retail and the Urban" (*Urban Geography*, 2000). Anne-Cécile Mermet s'attarde à juste raison sur le sens du mot "consommation" en visitant une partie de la littérature sur ce sujet (Baudrillard, Bourdieu, Heilbrunn, Herpin, Langlois, Lipovetsky, Miller, Zukin...), en laissant une autre de côté (Anders, Charbonneau, Corrigan, Glickman, Cohen, Jayne, Ross...) et sans véritablement s'interroger sur l'apparition de l'expression "société de consommation" (Jean-Marie Domenach), qui succède à "société des loisirs" (Joffre Dumazedier) et oblige à aborder autrement les "besoins" (Guy Debord, Ivan Illich, Henri Lefebvre...). Louis Dupont rend compte d'un travail collectif mené avec des étudiants du master Culture, politique, patrimoine (Paris 4) sur le "discours commercial". Bruno Sabatier interroge "La fonction piétonne des espaces marchands intérieurs" et Anna Madœuf visite "Le Khan al-Khalili au Caire" tandis qu'Antony Merle décrypte la signification de la "culture IKEA". Enfin, Antoine Huerta reconstitue le Brésil du géographe Pierre Deffontaines. Un numéro à consommer sans modération ! | **Th. P.**



"Architectures secrètes", tel est le thème du n° 28 de la revue **Sigila** (revue transdisciplinaire franco-portugaise sur le secret, Association Gris-France, 21, rue Saint-Médard, 75005 Paris, sigila@club-internet.fr, 230 pages, 16 euros), que préface François Laplantine, qui note après lecture des textes : "Ce qui s'esquisse alors est une pensée qui allège de la pesanteur, de la profondeur et du sérieux des idéologies de la signification et de la représentation. Il ne s'agit plus d'imposer un sens mais de dépouiller le voir de la construction et le voir devenu langage du texte cherchant à en rendre compte, de la vanité et de la solennité du sens. C'est une incitation non pas à l'abolition du langage mais à sa suspension momentanée." En effet, les

articles, sans l'affirmer nécessairement, vont de l'architecture à la poésie et ainsi contribuent à représenter la chose bâtie ou le propos exprimé. On trouvera un bel article de Marie-Françoise Vieuille sur l'œuvre d'Hubert Robert, une interprétation originale de l'inachèvement de la Sagrada Familia d'Antonio Gaudi, par Philippe Porret, une introduction à la pensée de l'architecte André Bruyère (1912-1998), par Isabelle Baladier-Bloch et Chris Younès, une visite guidée "dans les secrets du pavillon de thé, d'hier et d'aujourd'hui", en compagnie de Benoît Jacquet, et une évocation critique des "Édifices miroirs du secret chez Stevenson", par Adrien Le Bihan. André Bruyère est l'architecte d'un splendide hôtel à La Guadeloupe, de maisons qui font corps avec leur site dans les Alpilles et le Lubéron, du Centre de post-cure pour les déportés et résistants à Fleury-Mérogis, de l'hôpital Charles-Foix à Ivry (le bâtiment pour les personnes dépendantes), etc., mais il est aussi l'auteur de *L'Œuf* (Albin Michel, 1978) et de *Pourquoi des architectes* (Pauvert, 1968). Dans le premier, il note malicieusement : "Les grandes décisions ne se prennent pas, elles vous prennent" ; et dans le second : "Rêveur de mur, c'est un métier ; il faut toucher au rêve." Deux secrets à méditer... | **Th. P.**

C'est toujours un plaisir que de découvrir le sommaire des nouveaux **Cahiers de l'École de Blois** (n° 9, mars 2011, 92 pages, 19 euros, Éditions de la Villette), revue élégante aux illustrations originales et lisibles (ce qui n'est pas toujours le cas...). Ce numéro, introduit par Jean-Christophe Bailly, s'intitule "Terres cultivées", et il s'agit bien de cela, non pas de l'agriculture intensive, productiviste et entièrement soumise aux multinationales de l'agro-alimentaire, mais d'exemples, éventuellement à suivre, du moins à connaître. Marc Dufumier, agronome, dénonce la puissance des compagnies semencières, et prône une agriculture "agro-environnementale" créatrice d'emplois et productrice de biens alimentaires de qualité. Rémi Janin, ingénieur paysagiste, détache quelques pages de son journal qui nous relate des histoires de moutons mais aussi de paysage changeant selon les saisons, Mathieu Calame expose les conditions de la mutation d'une terre agro-industrielle en jardin, le domaine des Villarceaux. Une photographie aérienne est parlante : 1965, cinq parcelles ; 1992, une parcelle de 60 ha, et 2001, 8 parcelles de 8 ha. Comme quoi, quand on veut, on peut ! (Pas si simple...) Guillaume Barsalou s'attarde sur le domaine viticole de Villenouvelle et explique en quoi "la vigne gagne à être cultivée au sein d'un agrosystème à forte biodiversité". Marie Gallienne nous entraîne dans "La plaine du Paris", à deux pas de la capitale et où pourtant s'étend un parc naturel et ses vergers. Benoît Galibert photographie à la chambre des pignons de fermes ou de bâtisses où l'on peut encore déchiffrer "Suze", cet apéritif amer... À la vôtre ! | **Th. P.**



➔ revue des revues



Valéry Didelon donne à la “critique architecturale” ses lettres de noblesse, dans la lignée de Lewis Mumford (*Un piéton de New York*, Le Linteau, 2001) ou de Françoise Choay (“Branly : un nouveau Luna-Park était-il nécessaire ?”, *Urbanisme*, n° 350, 2006), avec “Valeur d’usage, valeur d’image : la nouvelle école d’architecture de Nantes” (*Criticat*, n° 8, sept. 2011, 128 pages, 14 euros). Sans polémique, très sereinement, il visite la nouvelle école d’architecture de Nantes, saluée par la presse spécialisée comme un “manifeste”, observe les étudiants, reconstitue l’historique du concours, confronte les propositions des équipes (Finn Geipel, Lacaton & Vassal, Pierre Lombard, Mathieu Poitevin et Francis Soler), place ce projet dans l’ensemble de la production des lauréats, Lacaton & Vassal, pour finalement démontrer que, malgré sa volonté d’être adaptable (l’“adaptabilité” était un impératif pour les organisateurs du concours), cette école, avec des plateaux “ouverts”, ne répond pas vraiment aux usages des enseignants (qui continuent à enseigner à l’ancienne dans des petites salles avec un tableau ou un écran), des étudiants (qui tentent de créer un peu d’intimité avec des étagères) et des chercheurs (qui préfèrent avoir un bureau chacun). “Ce qui apparaît clairement, observe l’auteur, semestre après semestre, c’est que le discours sur l’appropriation de l’espace – dont la quantité est censée garantir la flexibilité – ne repose pas sur une analyse des usages réels, mais se fonde sur une idée préconçue et peut-être un peu naïve de ce qu’est le fonctionnement d’une école d’architecture.” Valéry Didelon conclut : “L’école d’architecture de Nantes est construite comme un Ikea, nous disent ses architectes. *De facto*, c’est un édifice capable, relativement indifférent à son contexte, dans lequel on entre en voiture au niveau du parking ou par une porte dérobée lorsqu’on est piéton. C’est un univers clos de parois en polycarbonate dans lequel on est vite désorienté. Chaque plateau, que l’on rejoint le plus souvent en ascenseur, les escaliers étant tous encloués, est quadrillé par une structure monumentale. La neutralité y règne. L’architecture y est un dispositif au service de qui voudra et de qui paiera.” Le même numéro contient un bel article de Frédéric Biamonti, “Sweet home Las Vegas” (ville absurde qui est condamnée à mourir de soif...) et une riche réflexion sur les “Manières de classer l’urbanisme” par Françoise Fromonot (qui part de l’anthologie de Françoise Choay de 1965 mais n’évoque pas sa position récente, visant à ne plus utiliser le mot “urbanisme” qui appartient à une époque révolue). Son texte est suivi d’une courte anthologie, on y lira un extrait d’*Everyday Urbanism* (1999) de Margaret Crawford, mais rien sur l’urbanisme “écologique”, celui des “villes en transition” ou des “villes lentes”, ou d’autres alternatives publiées, par exemple, dans *Urbanisme*. | **Th. P.**

Laurent Devisme et Marc Dumont introduisent le dossier “Les modèles urbains entre courants, références et per-

formances” (*Lieux communs. Les cahiers du LAUA*, n° 14, ENSA de Nantes, 2011, 276 pages, 12 euros) en rappelant l’appel à contributions et en notant : “[...] de ce fait, les modèles urbains oscillent entre différents registres d’action suivant que leur visée est plus descriptive, prescriptive, prédictive/prospective, voire injonctive. Quoi qu’il en soit, la quasi-totalité véhicule aussi l’idée et la visée d’une idéologie très claire de développement, une obsession implicite ou non de visée ‘meilleure’, qu’il s’agisse d’usages, de formes autant que de mesures, de modes de calcul et de modes de vie. C’est probablement cet ensemble implicite que nous voulions contribuer à expliciter.” À lire les neuf contributions, on serait tenté de répondre : “En effet.” D’autant que les auteurs, chacun à partir de son trajet intellectuel et de son “terrain”, proposent leur définition du “modèle urbain”, ou du moins leur conception, ce qui fait que, heureusement, il n’y a pas qu’une manière de concevoir, penser, apprécier les modèles urbains. Blaise Dupuis s’interroge sur les sources de “l’urbanisme néo-traditionnel” et en étudie trois cas (Poundbury, Val d’Europe et Heuleberg) afin de déterminer les liens qui les rassemblent. Émeline Bailly examine le projet “River to river” à New York et montre que l’hybridation l’emporte sur le mimétisme. Monica Coralli et Maria Anita Palumbo enquêtent sur les changements qui affectent Cotonou et notent le propos du directeur général de l’Habitat et de la Construction : “J’évite d’identifier un modèle en particulier, je crois qu’il faut plutôt penser à une synthèse de modèles pour qu’elle puisse devenir une ville modèle elle-même.” De quoi questionner les devenirs des villes africaines... David Gaillard et Laurent Matthey se focalisent sur “le cas des éco-quartiers”, ce qui est une bonne idée, mais avec un drôle de corpus. Les *gated communities* (Istanbul et Birmingham), les transports publics (Bogota), le modèle “science” dans le discours des urbanistes (Gaston Bardet) et les enveloppes solaires (Ralph Knowles) font l’objet des autres contributions à ce dossier qui questionne la notion de modèle. | **Th. P.**

